

des monuments. Le fait de la diversité de ces origines est la seule conclusion qu'on puisse aujourd'hui déduire de cette collection en désordre; mais, rapprochée de la variété des langues et des races du Mexique, une telle confusion est importante, car elle atteste dans ce pays, conformément aux renseignements fournis par son ancienne histoire, des âges et des centres de civilisation distincts. Ainsi, à côté de figures difformes comme celles qu'on peut voir au musée mexicain de Paris, il en est qui montrent une régularité de traits assez grande et semblent faire preuve d'un âge plus avancé. J'ai remarqué quelques-uns de ces masques que, d'après une coutume bizarre, on mettait sur le visage des idoles quand le roi était malade; ils ne manquent point d'une certaine beauté calme. Quelques figures ont de la vie, et l'une d'elles est d'une étonnante réalité.

Les sculptures les plus considérables par leur poids et leur dimension sont placées sous un hangar dans la cour du musée. Là est la pierre des *Sacrifices*, destinée à l'immolation des victimes humaines. Cette affreuse destination a été contestée par M. de Humboldt dans une dissertation qui, à notre avis, ne contredit pas d'une manière incontestable les rapports de la tradition.

C'est en somme un étrange aspect que celui de tous ces débris de l'art des anciens Mexicains. Ici est la statue monstrueuse du dieu de la guerre, Huitzilpochtli; là une tête de femme, dont la coiffure et un peu le style rappellent la sculpture égyptienne, est placée à côté d'une tête mutilée qui semble pousser un cri de douleur; plus loin, une statue accroupie tire la langue avec un rire idiot qui fait horreur, car entre ses pieds et ses mains on découvre la place réservée pour déposer le cœur arraché tout fumant, par le sacrificateur, de la poitrine des misérables qu'il immolait à de pareils dieux.

Ce qui frappe ici plus que tout le reste et laisse dans l'âme une impression d'effroi qu'on ne saurait oublier, c'est une statue colossale déterrée près de la cathédrale, par un hasard singulier, le 23 août 1790, deux cent soixante-neuf ans, jour pour jour, après la prise de Mexico. Cette statue semble moins la représentation d'une figure humaine qu'un rêve monstrueux pétrifié. On n'aperçoit d'abord qu'une masse difforme sur laquelle sont tracés des dessins bizarres qui ne ressemblent à rien de réel, et parmi lesquels on discerne des serpents entrelacés; au milieu de tout cela une tête de mort placée au-dessous de la poitrine. En regardant de plus près ces hideuses arabesques, on par-

vient à y démêler l'intention de représenter une figure humaine qui a une tête de caïman à dents énormes, quatre mains ouvertes et étalées comme pour recevoir les victimes. On reconnaît même, aux mamelles indiquées au-dessus de la tête de mort, que cette épouvantable figure est une figure de femme. Une divinité masculine accompagnée des mêmes attributs, dents, ongles, serpents, tête de mort, est adossée à la première et semble ne former qu'une masse avec elle. La moitié féminine du groupe est Teoyaomiqui, la déesse de la mort pour la guerre sacrée, pour la défense de l'abominable religion mexicaine. L'autre moitié représente, selon Ranca, le dieu Teoyaotlatohua, qui présidait à la mort violente, et dont l'emploi était de recevoir les âmes de ceux qui étaient tués dans les combats, ou qu'on sacrifiait après les avoir faits prisonniers. « Ce groupe, ajoute M. Ampère, à qui nous empruntons ce passage, est donc une sorte d'Hermès, formé par les images de Teoyaotlatohua et de Teoyaomiqui, couple très bien assorti, et dont l'aspect est aussi rébarbatif que les noms¹. »

Le musée renferme aussi une collection de manuscrits ou de peintures des anciens Mexicains sur un tissu de maguey (aloès); cette col-

¹ M. J.-J. Ampère, *Promenade en Amérique*, t. II, p. 291.

lection n'est pas considérable; mais elle en renferme du plus haut intérêt, telles que l'émigration des Aztèques et leur arrivée au Mexique, dont je parlerai ailleurs à l'occasion des traditions conservées parmi ces peuples; la généalogie des souverains de la dernière race jusqu'à Montezuma II; enfin ces peintures célèbres qui représentent l'arrivée des Espagnols au Mexique, exécutées pour satisfaire la curiosité inquiète du dernier souverain indigène de cette contrée.

Après ces anciens monuments, des objets plus récents attirèrent mes regards. Un surtout fixa mon attention et m'inspira l'intérêt le plus vif : c'était un souvenir de l'homme extraordinaire qui fit la conquête de ce vaste empire; c'était l'étendard autour duquel Cortez rassemblait ses intrépides compagnons, avec lequel il les guidait à la victoire, ce simple étendard rouge, avec l'image de la sainte Vierge, qui flottait triomphant lors de sa glorieuse entrée dans la capitale de la Nouvelle-Espagne.

On parcourt avec intérêt la salle où sont exposés les portraits des anciens vice-rois du Mexique, représentés avec les costumes de leur siècle.

Deux tableaux surtout attirent les regards des visiteurs; ils sont, dit-on, peints d'après nature, et ils furent donnés par le souverain le plus puissant de l'Espagne à son grand capi-

taine. Le premier représente les *rois catholiques* Ferdinand et Isabelle; les traits si doux et si majestueux de cette dernière répondent à l'idéal que l'on se forme de cette grande et magnanime souveraine, dont l'âme élevée sut comprendre et apprécier les projets de Colomb, et qui resta constante dans l'appui et la protection qu'elle avait voués à l'illustre navigateur. Le second tableau contient aussi deux personnages : Charles-Quint, maître des deux mondes, souverain le plus orgueilleux de la terre, représenté en guerrier; et un autre vêtu en habit de prince : c'est Cortez, le pauvre aventurier de Médellin¹, qui avait donné un empire à son maître.

Au nombre des objets de moindre importance rassemblés au musée se trouvent plusieurs ouvrages des indigènes qui prouvent leur talent pour l'imitation. On y remarque surtout de petites figures, ou plutôt des poupées, hautes d'un palme, et faites de chiffons avec une rare habileté. Une vieille femme de Puebla, dont parle M. Lowenstern, excellait surtout dans ce travail; elle reproduisait les costumes du pays avec la plus grande exactitude, et réussissait surtout à donner à la physionomie du personnage qu'elle représentait le caractère qui lui était particulier;

¹ On sait que Fernand Cortez naquit à Médellin, petite ville de l'Estramadure.

elle composait de cette manière des groupes charmants qui étaient très recherchés, et dont plusieurs sont conservés au musée. D'autres ouvrages exécutés en cire avec une grande perfection, particulièrement par les Indiens, représentent des animaux, des fruits, etc.¹.

Dans la cour du musée a été reléguée une magnifique statue équestre en bronze de Charles IV, qui décorait autrefois la plaza Mayor. C'est l'œuvre d'un artiste mexicain, M. Tolza. Elle a été coulée d'un seul jet. « Cette statue, dit M. de Humboldt, par sa masse imposante et la noble simplicité du style, ornerait les premières villes de l'Europe. »

Plusieurs particuliers possèdent, dans la capitale, des collections scientifiques très remarquables; on cite entre autres celles des comtes de Penasco, de Regla, de la Cortina, etc. Le goût pour les livres y est aussi généralement répandu et attesté par de nombreuses bibliothèques particulières. Celles des monastères sont surtout fort riches, et principalement celle des franciscains, qui renferme les manuscrits les plus précieux pour l'histoire du pays.

Il y a plusieurs imprimeries à Mexico; mais

¹ On peut voir un échantillon de ces figurines et autres objets au Louvre, dans le musée indien, qui se trouve à la suite du musée de la marine et du musée chinois.

les ouvrages qui en sortent sont si coûteux, qu'on préfère acheter les livres imprimés à Paris en langue espagnole, et dont il se fait un débit extraordinaire.

La *Mineria* (l'école des mines), qui du temps des Espagnols jouissait d'une célébrité bien méritée, a beaucoup perdu de son importance. Elle tire aujourd'hui son plus grand éclat du savant professeur espagnol Antonio del Rio, digne disciple de Werner, et célèbre par de nombreuses et importantes découvertes dans la géologie et la minéralogie, mais entravé dans sa sphère par le peu d'appui que le gouvernement est à même d'accorder aujourd'hui à cet établissement.

J'ai visité le collège de Saint-Jean-de-Latran, qui, avec deux autres établissements du même genre, constitue ce qu'on appelait autrefois l'université. On délivre dans ces trois collèges des diplômes qui permettent d'exercer la profession d'avocat. On donne ces diplômes au bout de huit ans d'étude, sans examens définitifs; mais chaque année on est examiné avant d'être admis à passer dans la classe supérieure. Ce privilège est, dit-on, menacé; car on va demander l'instruction libre et la suppression d'un privilège qui n'est fondé sur aucune loi.

Dans le collège de Saint-Jean-de-Latran, les études nécessaires ou obligatoires sont le latin,

la philosophie, le droit. Les études libres sont le français, l'anglais, l'escrime, la gymnastique, le dessin et l'art du menuisier (*carpenteria*); l'étude principale est celle du droit, dont la base est le droit romain, tel qu'il se trouve dans les *siete partidas* d'Alphonse X, rédigées de nouveau (*recopiladas*) sous Charles III et complétées par les décrets des présidents.

L'école de dessin semble établie sur un grand pied, mais elle est peu fréquentée. On y enseigne la peinture, la gravure, la sculpture. L'État envoie de jeunes artistes à Rome. Ce qui manque ici principalement, ce sont de bons modèles. Il n'y a pas dans l'établissement un tableau de grand maître, sauf un Murillo douteux. Un élève de Tenerani, le célèbre statuaire romain, a sculpté l'Hercule mexicain, dont le nom, impossible à retenir, comme tous les noms aztèques, commence par *Tet* et finit par *tol*.

En résumé, la littérature, les sciences et les arts n'ont rien gagné depuis la révolution. Les collèges composant l'université, la *Mineria*, l'école de dessin, datent du temps espagnol; les hommes les plus éminents ont été élevés à cette époque, où l'étude des sciences, quoique restreinte, portait cependant ses fruits.